



**Francesco  
Savio**

**MON PÈRE  
ÉTAIT  
TRÈS BEAU**

**le dilettante**  
Extrait de la publication





Francesco Savio

*Mon père était très beau*

Traduit de l'italien  
par Hélène Sauvage

le dilettante  
19, rue Racine  
Paris 6<sup>e</sup>

Titre original : *Mio padre era bellissimo*

© Italic, 2009

© le dilettante, 2012, pour la traduction française

ISBN 978-2-84263-705-7

*Pour Teresa, Cristina, Marta.*



1

Mon père était très beau





J'ai passé la plupart de mon temps seul. Mon père avait une bicyclette rouge. Sur le cadre il y avait écrit la marque et *depuis 1922*. Enfant, je pensais que sa bicyclette avait été fabriquée en 1922. Je me disais, elle est encore belle pour son âge. Plus tard, je m'étais mis à l'utiliser, pédalant sans but précis, à la recherche d'un peu de verdure et un peu aussi de mon père. Quand j'étais bien fatigué, je couchais mon vélo sur la prairie. La roue avant se cabrait vers le ciel, tournant lentement à vide. Allongé sur l'herbe, je fermais les yeux. Puis je les rouvrais mais à peine, juste le temps que le soleil m'oblige à les refermer, gêné par la trop grande lumière. À travers mes paupières entrouvertes, j'observais le fond bleu et lointain et les feuilles sur les branches qui se balançaient sous le mouvement du vent. Je me trouvais un endroit à

l'ombre et restais silencieux. Je rentrais au soir et je n'avais parlé à personne. Je me demandais si c'était normal. Et puis on m'avait volé mon vélo.

Mes parents me grondaient parce que je ne plaçais pas correctement le rouleau de papier toilette dans le boîtier fait pour. Mais c'était sans méchanceté. Guerrino et Leonilde devaient se demander la raison de cette négligence et se dire qu'elle était due pour l'essentiel à une distraction d'enfant ou à du dépit. Mais non. C'était une incapacité honteuse. Le porte-papier toilette de chez nous venait d'être remplacé et il était différent de ceux dont j'avais l'habitude. Celui de mon copain de classe Andrea par exemple.

Chez lui, il y avait deux toilettes, mais dans les deux le porte-papier était facile à utiliser. Celui que Leonilde et Guerrino venaient d'installer ne l'était pas. La complexité de son double emboîtement en plastique m'accablait. J'avais essayé plusieurs fois de bien placer le rouleau, mais sans succès. Je n'avais pas le courage de demander de l'aide car j'avais honte d'admettre que je n'y arrivais pas. J'étais un incapable et je ne voulais pas décevoir mes parents. Je les voyais d'ici, la nuit dans leur lit, avec Guerrino

qui en plus de sa maladie (une étrange grippe qui ne passait jamais, apparemment) devait pleurer parce que son unique fils ne savait même pas mettre le papier toilette comme il fallait. Tu parles d'un homme! Mais je n'y arrivais pas et cette inaptitude m'énervait. Alors j'espérais le trouver déjà à sa place. Dans ce cas je l'utilisais; dans le cas contraire aussi, sauf que je le posais ensuite sur le meuble à côté des toilettes, conscient de la calme déception que cela provoquerait chez Leonilde :

« La prochaine fois, remets le rouleau comme il faut! »

J'étais pris d'un semblable découragement (sans le hurler pour autant) lorsque, après la grosse commission, je me tournais et que le rouleau ne m'attendait pas à sa place habituelle, déroulé vers le sol, à ma droite. En soupirant, j'ouvrais alors un des deux battants sous le lavabo (nous étions tombés d'accord en famille pour en faire le coin préposé à la réserve de PQ) et de deux choses l'une : soit je trouvais du papier, soit non. Et alors là oui, je hurlais : « Maman! Y a plus de papier! »

Leonilde s'approchait, entrouvrait la porte accordéon et passait un bras dont la main se terminait par un rouleau. Nous avions conclu

un pacte. Quand j'étais aux toilettes ou dans la salle de bains, seul, Leonilde ne pouvait introduire qu'un bras, aucune autre partie de son corps n'était autorisée. Je ne voulais pas qu'on me voie nu, absolument personne, même pas elle. J'étais dans cette phase de croissance où l'on commence confusément à comprendre quelque chose des différences entre sexes masculin et féminin, et Leonilde ne perdait pas sa réalité de femme, bien qu'étant ma mère. Inutile pour elle d'essayer de tricher. Parfois cependant, Leonilde agitait de simples serviettes en papier, car emportée par la frénésie des mille choses à penser tous les jours, elle avait oublié de racheter du papier toilette au supermarché. Ça, pour moi, c'était incompréhensible :

« Mais comment c'est possible d'oublier le PQ? C'est pas possible. Sur la liste des courses, tu écris *papier toilette*, tu peux pas l'oublier... »

Guerrino allait mourir peu après, sans me laisser le temps de lui montrer que tôt ou tard, je serais capable de l'installer, ce fichu rouleau. Que je deviendrais un homme. Au fond je savais que cela arriverait. Cette manie qu'il avait de rester en pyjama avait éveillé mes soupçons. Et puis toujours au lit. Il ne se levait que pour

déjeuner et dîner, rarement l'après-midi, et pour aller aux toilettes ou au mieux, se promener dans le couloir. Mais ce qui me semblait être un bref voyage de quelques minutes dans sa maison épuisait Guerrino comme s'il avait couru le marathon, de sorte qu'il retournait aussitôt s'allonger. Parfois en mai, quand de l'autre côté des fenêtres les couleurs commençaient à éclater, il allait s'asseoir sur le canapé du salon pour regarder le Giro et fumer une ou deux cigarettes, même s'il aurait mieux valu qu'il ne fume pas. Je regardais un moment avec lui et il me faisait penser à Fausto Coppi, mais malade et avec un nez plus petit et mieux proportionné. Après déjeuner, sur le fauteuil, je regardais tantôt l'écran, tantôt Guerrino. Les étapes de montagne nous passionnaient. Le maillot rose s'efforçait de résister, alors qu'il était attaqué par les concurrents des autres écuries qui voulaient le lui ravir. Derrière le leader, comme des sentinelles à l'affût, les coéquipiers guettaient les sprints inopinés de ceux qui voulaient piquer la première place de leur capitaine. Le commentateur répétait le nombre de minutes séparant l'échappée du peloton et, en fonction des kilomètres restants jusqu'à la fin de la course, il calculait si cela suffirait à

modifier le classement final du jour : « S'ils continuent à ce rythme, les échappés devraient parvenir en solitaires à la ligne d'arrivée, puis tout se décidera au sprint... » Suivaient les pronostics sur le meilleur sprinter.

Juste après la ligne d'arrivée, alors que les coureurs ralentissaient et finissaient par s'arrêter épuisés, je disais au revoir à Guerrino et fonçais au foyer paroissial pour jouer au foot ou alors, si le déroulement de l'étape m'avait enthousiasmé, je laissais ma passion pour le ballon rond au garage et je le trahissais pour mon vélo. Il était rouge comme celui de mon père, mais plus petit, avec la selle et le guidon jaunes. Sur celui de Guerrino, mes pieds ne touchaient pas le sol, il n'y avait rien à faire, même en baissant la selle au maximum. J'étais trop petit, j'avais peur de tomber. Sur mon BMX en revanche je me sentais super bien, je partais à l'aventure par des rues inconnues, franchissant même les limites de mon quartier, transpirant sous les premiers rayons du soleil. Seul, je m'imaginai parfois en équipier, mais plus souvent en leader lancé vers le triomphe de l'étape. Je pensais au maillot arc-en-ciel du champion du monde, le blanc avec les rayures horizontales de toutes les couleurs au milieu.

Je pensais à ce champion et je ne comprenais pas pourquoi il ne remportait pas toutes les étapes. Quelque chose clochait. Les autres sports en général me réconfortaient, car si le champion du monde n'arrivait pas premier, il était au moins deuxième, ou parmi les premiers. Dans la boxe par exemple, il fallait en disputer des combats avant d'affronter le champion du monde, et souvent on n'avait qu'une seule chance ! Au tennis, il était rare que le numéro 1 mondial soit éliminé dès les premiers tours des grands tournois. Pas dans le cyclisme où parfois le maillot arc-en-ciel, surtout dans les étapes de montagne, arrivait loin derrière avec le gruppetto. Je me disais que c'était un imposteur. Je ne comprenais pas.

Passé les premières rues et ruelles du Carmine, le quartier où j'habitais au cœur de la ville, je m'engageais dans la montée qui conduisait au sommet du mont Cidneo. La maîtresse nous avait parlé de cette colline à l'école. C'est là que s'étaient installées de très anciennes populations ligures, parmi les premières à vivre sur ce territoire où j'habitais maintenant. Le roi de ces peuples s'appelait Cidno et la colline avait pris son nom. Sur la présence des Ligures il semblait



n'y avoir aucun doute, mais un historien du xv<sup>e</sup> siècle soutenait en revanche qu'il fallait attribuer la véritable origine de la cité à Hercule qui, sans le moindre effort bien entendu, avait jeté personnellement les fondations des premiers remparts. Après les Ligures ç'avait été le tour des Gaulois Cénomans, qui eux aussi avaient décidé de s'installer sur le mont Cidneo sans en changer le nom, alors que leur chef s'appelait Elitovius – ou peut-être à cause de ça : mont Elitovius, ça aurait sonné moins bien et au fond de lui, le chef des Cénomans le savait. Mais les successeurs des Ligures avaient fait plus encore, ils s'étaient inspirés de la colline pour donner un nom à la ville, qu'on avait fini par appeler *Bric* ou *Briga*, deux mots d'origine celtique qui signifiaient mont, hauteur ou forteresse. Et puis au cours des siècles, notre ville avait subi la domination des Romains, des Goths, des Byzantins, des Visconti de Milan, des Français et des Autrichiens. Mais c'était à l'époque des Communes qu'avait commencé sur le mont Cidneo la construction du château, que l'on pouvait apercevoir aujourd'hui de n'importe quel endroit de la ville.

J'attendais mon heure.

Quand je la croyais venue, je me mettais en danseuse et m'échappais, seul aux commandes pour le reste de la course. J'entamais l'ascension vers le château sans plus me retourner. Je regardais les tours en pierre grandir au fur et à mesure que je grimpais. J'arrivais seul devant l'entrée au pont-levis et personne ne pouvait plus me rattraper, je gagnais pour mon père. J'appuyais triomphalement ma bicyclette contre le mur et j'allais faire un tour au zoo. Il allait bientôt fermer. Les animaux, avec la lenteur des choses inexorables, avaient disparu les uns après les autres, soit parce qu'on les avait transférés ailleurs, soit parce qu'ils étaient morts de mélancolie et de vieillesse. Mais il n'en avait pas toujours été ainsi.

On avait visité le zoo au temps de sa gloire avec Guerrino, guide improbable et expert dans l'art de me flanquer la frousse. Ainsi, l'absence du gardien que j'avais toujours vu dans la cage du lion avait une explication tragique. Il ne s'était pas absenté un instant pour aller faire pipi, mais il avait été dévoré par le fauve la veille au soir. Personne n'avait répandu la nouvelle pour que le zoo ne perde pas de visiteurs, mais Guerrino le savait.

Et cette cage vide où j'avais vu un gorille la fois d'avant, c'était à cause de quoi?

Rien de plus simple, insinuait Guerrino, le gorille s'était enfui et personne n'avait été capable de le rattraper.

Même pas la police?

Non, même pas la police.

Maintenant plus personne ne savait où s'était réfugié ce gorille enragé contre les hommes, qui allait sûrement se venger à la première occasion.

Mais quand j'allais tout seul au zoo après mes triomphes cyclistes, je passais surtout du temps à regarder la girafe. Quelque chose en elle me fascinait. Elle était vraiment grande, et d'ailleurs la pancarte disait que c'était le plus grand des animaux terrestres vivants. Elle pouvait mesurer jusqu'à plus de cinq mètres. Elle avait une langue très longue qui lui servait à arracher les feuilles des arbres pour les manger, et un cou très long aussi qu'elle utilisait quand elle se battait avec une rivale. C'était le règlement officiel des combats entre girafes, on ne pouvait utiliser que le cou, c'était écrit sur la pancarte. Sa tête triangulaire me laissait songeur. Ses yeux étaient assez éloignés l'un

de l'autre et alors j'avais du mal à imaginer comment elle faisait pour regarder normalement. J'essayais de transposer sur ma tête la distance entre ses deux yeux. J'essayais de penser que mes yeux étaient plus éloignés qu'ils ne l'étaient en réalité et je me demandais comment la girafe pouvait regarder avec ses deux yeux ensemble. Peut-être qu'ils fonctionnaient séparément? Comme Guerrino n'était pas là, je ne pouvais pas lui poser la question, et pour demander à Leonilde j'allais devoir attendre qu'elle rentre du travail. Sinon j'attendrais un documentaire animalier à la télé pour en savoir un peu plus sur les girafes, et comme j'aimais les documentaires, j'attendrais. Un jour ou l'autre il y aurait un documentaire sur les girafes. Je reprenais mon vélo et me lançais dans la descente. Je descendais vite mais pas trop, de temps à autre je freinais un peu. Sur la ligne d'horizon, une boule de feu rouge et orangé perdait tout doucement sa rondeur en déclinant. Je serrais mes mains sur les freins. Je me disais, après tout ce n'est pas une course. Je ne serais jamais un de ces coureurs téméraires qui ne freinent qu'au dernier moment pour gagner le plus de secondes possible. Non. Je remporterais mes Tours de France et d'Italie en